

Nastagio , Federigo et les notaires

Ma communication portera sur les nouvelles 8 et 9 de la cinquième journée du *Décameron*, celles de Nastagio degli Onesti et de Federigo degli Alberighi, qui sont parmi les plus célèbres du recueil. C'est la narratrice de la seconde, Fiammetta, par ailleurs reine de la journée, qui autorise le rapprochement : *C'est à moi de conter maintenant ... une histoire en partie semblable à la précédente.*¹

La ressemblance n'est pas que partielle, on le verra . S'il s'agit, dans les deux cas, de jeunes nobles contraints à un exil peu lointain pour cause d'amour contrarié, les vraies raisons de leur exil sont très exactement les mêmes : ils dépensaient trop pour séduire l'aimée. Ainsi de Nastagio, "resté immensément riche" à la mort de son père et d'un oncle, et qui tomba amoureux de la fille de Messer Paolo Traversari :

Il apparut à ses amis et parents qu'il était en train de ruiner sa propre existence et son patrimoine ; c'est pourquoi ils l'engagèrent à quitter Ravenne et le pressèrent de partir demeurer en quelque autre lieu, de sorte que son amour diminuait en même temps que ses dépenses.

Il s'exile donc ... à dix kilomètres de Ravenne.

De même, Federigo degli Alberighi, jeune noble florentin, s'éprend de Monna Giovanna et dépense sans compter pour la séduire, en pure perte.

Dépensant beaucoup plus qu'il n'en avait réellement les moyens, et n'obtenant rien ... ses richesses s'épuisèrent ... Toujours aussi amoureux , mais comme il

ne lui semblait plus possible de tenir son rang de citoyen selon son goût , il se retira à Campi .

Campi Bisenzio est ... à dix kilomètres de Florence.

La traduction “tenir son rang de citoyen” ne me paraît pas pertinente. Le texte dit “*nè parendogli più poetere essere cittadino come desiderava*”, ce qui renvoie à la nouvelle VIII-7, celle de l’écolier Rinieri, avec laquelle il y aurait bien de rapprochements à faire (c’est encore une histoire d’amour malheureux). On y trouve l’étrange adverbe “*cittadinescamente*”, que Vittore Branca propose de rendre par “*civilmente , signorilmente*” alors que, pour la nouvelle de Federigo , il propose “*vivere in città*” . “Vivre en citadin” me semble donc préférable à “tenir son rang de citoyen”. Quant à traduire “*cittadinescamente*”, il y a longtemps que j’y ai renoncé ... L’exil hors de la ville serait donc le châtimeut de la prodigalité, ou de l’imprudence, pour rester dans le thème du colloque.²

La nouvelle de Federigo bénéficie d’un patronage rare dans le Décaméron, celui de Coppo di Borghese Domenichi , dont il est dit , dans un éloge sans pareil :

homme de grande et responsable autorité ... par ses moeurs et sa vertu plus que par la noblesse du sang , illustre et digne de perpétuelle renommée. Déjà âgé, il prenait très souvent plaisir à deviner des choses passées ... ce qu’il sut faire avec méthode, fidèle mémoire et langage élégant, mieux que tout autre.

C’est la définition même de l’art du conteur. Coppo di Borghese Domenichi avait été six fois prieur et trois fois gonfalonier. Il fait l’objet d’une des deux seules références à l’année de la peste, l’autre se trouvant dans la dixième nouvelle de la première journée :

“*Coppo di Borghese Domenichi a été dans notre ville , et peut-être y est-il encore*”,

allusion qui n’est pas sans rappeler le “*Forse cui Guido vostro ebbe a disdegno*” (Inf.X, 63).

C’est Coppo qui aimait à raconter l’histoire de Federigo, qui se trouve ainsi authentifiée de façon absolue. Ce fait, joint à celui que j’ai déjà mentionné, que la narratrice est la reine de la journée, confère à cette nouvelle une valeur d’*exemplum*.

Le vocabulaire de la courtoisie :

La nouvelle de Nastagio degli Onesti est toute entière placée sous le signe de la courtoisie par sa narratrice elle-même, Filomena : “*Aimables amies, de même que la pitié en nous mérite louange, la justice divine punit sévèrement la cruauté.*”

L’histoire de la chasse infernale sera une illustration de cette version aimable

du *Dolce stil novo*. L'illustration trouvera elle-même son illustrateur avec Botticelli qui, à la commande de Laurent le Magnifique, produisit quatre tableaux qui attestent de la célébrité de la nouvelle au long des siècles.

La nouvelle de Federigo degli Alberighi ne se prête guère à la mise en images. Sa singularité tient à son double registre de vocabulaire. Celui de la courtoisie et celui des affaires. Le vocabulaire de la courtoisie est celui dont usent Federigo et Monna Giovanna tout au long de leurs monologues juxtaposés, qu'on ne saurait appeler sans excès de langage une conversation. On y trouve, venus tout droit du *Dolce stil novo* : *vaghezza, cuor, gentili, guiderdoni, virtù, cortesia* (2 fois), *donzel, leggiadre, onesta* (2 fois), *guatatura, levarsi incontro, reverentemente salutata, onorar* (4 fois), *durezza, crudeltà, nobiltà, servir, valore, magnificienza, con somma fede, eccellenzia*.

Ce langage, codifié depuis deux siècles, n'apporte pas grand chose à l'affaire. Mais il se heurte, dans la nouvelle de Federigo, à un tout autre vocabulaire. L'or et l'argent, dans la langue du *Dolce stil novo*, n'avaient de sens que métaphorique ; L'or, par exemple, ne peut désigner que la blondeur de la femme aimée. Ici, il a un sens financier. Le quatrième paragraphe de la nouvelle est, à ce titre, très significatif :

Dépensant beaucoup plus qu'il n'en avait réellement les moyens et n'obtenant rien, comme cela arrive aisément, ses richesses s'épuisèrent et Federigo se trouva dans la pauvreté, sans autre bien qu'un petit domaine, dont il vivait très chichement et, à part cela, un des meilleurs faucons du monde. toujours aussi amoureux, mais comme il ne lui semblait plus possible de tenir son rang de citoyen selon son goût, il se retira à Campi où se trouvait son petit domaine. supportait avec patience son dénuement.

Notons que Boccace écrit "*poderetto piccolo*", ce qui est moins qu'un petit domaine. Plus loin, il est question "d'extrême pauvreté", il est dit que Federigo "courait de-ci de-là sans trouver ni argent ni objet à mettre en gage.", et il est encore question plus loin de "dénuement" et de "pauvreté". Les frères de Monna Giovanna le définissent ainsi "lui qui n'a pas un sou". La rupture d'avec la louange de la courtoisie se marque encore dans les deux définitions de Monna Giovanna qui nous sont proposées : *qui de son temps passait pour l'une des plus belles et plus charmantes de Florence* (on est toujours dans le registre de la courtoisie), *et comme elle était devenue très riche et qu'elle était encore jeune*, ce qui se trouve vers la fin de la nouvelle et sort délibérément du vocabulaire de la courtoisie. C'est passer du "Belle marquise vos yeux me font mourir d'amour" à "Vous êtes un bien beau parti"...

Monna Giovanna n'est probablement pas noble. Sa condition est réglée par d'autres lois que celles de l'amour courtois. Son mari, à l'article de la mort, a tout disposé :

Etant très riche, il laissa pour héritier un fils déjà adolescent et, en second

lieu, comme il avait beaucoup aimé sa femme, il désigna dame Giovanna, pour le cas où ce fils mourrait sans héritier légitime, puis il trépassa.

C'est bien d'un père attentionné que de prévoir même la mort de son fils... Boccace contourne ainsi la pratique constante de son temps, qui voulait qu'une femme ne puisse disposer de biens propres. Reste à se débarrasser du fils. C'est l'affaire d'une phrase :

Quelques jours plus tard, soit à cause du chagrin de ne pas pouvoir obtenir le faucon, soit à cause de la maladie qui suivait son cours, l'enfant trépassa au grand désespoir de sa mère.

Monna Giovanna n'est pas dispensée pour autant de demander l'approbation de ses frères pour épouser Federigo. On est toujours dans l'ère des contrats écrits, passés devant notaire.

Il en va de même dans la nouvelle de Nastagio. A la fin de la re-présentation de la chasse infernale, la fille des Traversari (qui n'est jamais autrement nommée) mande une de ses servantes auprès de Nastagio :

laquelle le pria, de la part de sa maîtresse, de venir la trouver, car elle était prête à faire tout ce qu'il lui plairait. Nastagio lui fit répondre que cela le remplissait d'aise, mais qu'il voulait être heureux dans le respect de son honneur et que c'était en l'épousant, si elle y consentait.

Le mariage a lieu le dimanche suivant cette intéressante tractation. La victoire de Nastagio est complète : il peut même s'offrir la dernière ironie, ou le dernier sarcasme, qui est de rappeler la fille des Traversari à son honneur, donc au langage de la courtoisie, alors qu'elle était entrée d'un coup dans le sordide bourgeois, dans le vaudeville.

Monna Giovanna et Federigo gardent plus de retenue. Après avoir cité à ses frères un dicton célèbre à l'époque - il vient de Plutarque - "Je préfère un homme qui a besoin de richesse que richesse qui a besoin d'homme", le mariage se fait :

Se voyant l'époux d'une femme aussi vertueuse et qu'il avait tant aimée et, en outre, devenu très riche, mais plus avisé dans ses dépenses, joyeusement il vécut avec elle jusqu'à son dernier jour.

Le texte dit : « miglior massaiò fatto », soit quelque chose comme "devenu meilleur gérant"

Une remarque s'impose ici : autant l'aventure de Nastagio est rapidement menée à son terme, avec une certaine brusquerie - la re-production de la chasse a lieu le vendredi, le mariage le dimanche - celle de Federigo prend des années : celles du premier mariage de Monna Giovanna - son fils est dit « gran-

dicello, garzoncello, giovanetto » et doit donc avoir une dizaine d'années - puis la période de deuil après la mort du fils, on est aux environ de onze ans. C'est dire si le passage de la courtoisie à la bourgeoisie prend du temps... Il faut aussi souligner que le ralliement de Federigo aux affaires tient de la conversion. Il est absent des dernières pages de la nouvelle, la décision se prend sans lui, il se retrouve marié comme par enchantement.

L'imprudence avait été de dilapider ses biens, comme Nastagio. L'entrée au royaume de la nouvelle prudence se fait après des années de réflexion, et, surtout après rédaction d'un contrat devant notaire. Les temps ont bien changé, ce qui signalait le sacrifice du faucon -oiseau emblématique de la noblesse - qui se trouve mangé comme un simple poulet.

Roland BEYER